

Chronique d'un embusqué. Premier temps

Robert Lalonde

Number 792, September–October 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86241ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lalonde, R. (2017). Chronique d'un embusqué. Premier temps. *Relations*, (792), 50–50.



Robert Lalonde

Chronique d'un embusqué

Premier temps

Retour de la ville, en bus. Fleuve bas, vert-de-gris, deux bouées en corps de noyés debout dérivent dans le courant entre les étocs à fleur d'eau. Une barge chargée de métal rouillé file nonchalamment vers le large, abandonnant un long sillage d'argent. Champs verts, champs jaunes, avoine et mil déjà, prés tranchés au cordeau. Lune pâlotte dans un ciel bleu de fumée. Un goéland bat furieusement des ailes dans le grand vide sans commencement ni fin. C'est que depuis une heure le vent est mort, l'oiseau doit faire l'ouvrage tout seul. Je regrette amèrement la belle époque où l'on pouvait ouvrir les fenêtres des autobus et où je sortais la tête pour entendre le bruit d'éventail des ailes, la tourmente des feuillages et même, parfois – bien que je savais l'affaire improbable – la reptation saccadée d'une vipère dans l'herbe au bord du chemin. J'étais alors – le suis-je resté, un peu, assez ? – celui qui attend passionnément les petits miracles acoustiques : l'aile du brouillard frôlant la cime d'un orme, le chuintement de la neige glissant sur une vitre, l'invisible criquet crépitant d'amour, la braise chantant bas d'un feu mal éteint, la tremblante agonie du papillon sur une marche de la galerie. Confiant jusqu'à l'intrépidité, je ne laissais pas au matin le temps de s'avancer vers moi, vite je faisais la moitié du chemin, happé par les crépitements qui m'encerclaient.

La lumière de cinq heures du soir en rase-mottes effleure les tiges sèches et cuivrées du blé d'Inde de la vieille année. Les labours sont ceux du champ de blé de Van Gogh, d'un bleu lavande ourlé de rose, le creux des sillons du violet de l'intérieur de l'huître. Pas un souffle. L'univers est une géante maquette où sont plantés les arbres d'un vert déjà brillant, raides et immobiles comme des clochers. Une rivière surgit au détour d'un bouquet d'aulnes, ses rives de

galets rutilent comme des plages abandonnées par les baigneurs frileux. Agonie de feu fixe, pareille à ces dos de rivières en miroirs lisses et nets, réfléchissant le réel plus fidèlement, plus impitoyablement que des plaques photographiques, sur les toiles de Vermeer.

* * *

Je lis et scribouille, attablé dans le jardin. Sommes insidieusement passés de mars à juin, au cours d'une nuit de fougueux vent du sud. Le soleil me cuit visage et bras. Les grenouilles sortent de la mort, geignent et grasseyent, fraîchement émergées de la boue. La nature est une géante étourdie aux poches percées et qui donne sans compter. Ma chenille d'automne est en chrysalide au bout de la branche la plus basse du chêne. Collant l'oreille au cocon j'entends quasiment pétiller les élytres du futur papillon. Déjà une grosse boule d'œufs de ouaouarons roule dans l'eau noire du petit lac, épaisse comme de l'huile à moteur. Le cardinal siffle en hauteur la lancinante solitude de ses amours. De quoi tenir tête au malheur un bon quart d'heure. Ça vous fait un cœur fou et qui pompe à se détraquer. C'est trop, ça fait quasiment mal tellement c'est bon, ce miracle de la passion qui ne se regarde pas se passionner. Que l'on ait 70 ou 80 ans, on en a 15 et chaque respiration est comme un coup tiré dans le soleil. Si j'étais peintre, et un bon, il me semble que j'arriverais ce matin à montrer ce qui rayonne, éblouit, initie, ressuscite. Mais, tout comme je n'écris pas mais scribouille, je ne peins pas mais barbouille. Peu importe : ce qui est formidable c'est ce que sans cesse on cherche et que parfois on trouve.

« La honte accompagne l'innocence, le crime ne la connaît plus », écrit Jean-Jacques Rousseau sur une de ces cartes

à jouer dont il bourre les poches de sa veste en partant herboriser dans sa prairie de promeneur solitaire. Finie, ou presque, l'ère interminable de la persécution, de l'espérance malmenée et des doutes décourageants. Il avance dans l'herbe brillante de rosée, à la recherche du chardon bleu ou de la giroflée ravenelle et il pense – il va noter la pensée tout à l'heure, en rentrant : « Qu'on est puissant, qu'on est fort quand on n'espère plus rien ». Depuis l'accident – il est tombé sur la tête, renversé par un gros chien danois, un soir qu'il revenait tranquillement de sa promenade – les mauvais souvenirs l'ont déserté. « Je dois toujours faire ce que je dois parce que je le dois, mais non pas par aucun espoir de succès ». Dans les choses du monde le désir était toujours mêlé d'inquiétude. À présent qu'il est hors du monde, il est tranquille. Il sait que « le bonheur est un état trop constant et l'homme un être trop muable pour que l'un convienne à l'autre ». Il considère même que ce sont ses souffrances passées qui l'ont conduit à cette sérénité finale, où enfin le cœur l'emporte sur l'imprudent raisonnement. L'ancien persécuté s'arrête, se plie, s'accroupit – ses genoux craquent comme feu qui prend –, cueille d'une main tremblante, précautionneuse, l'ipomée bleue ou la balsamine rose et songe : *La rêverie me délasse, m'amuse, alors que la réflexion me fatigue et m'attriste... Livrons-nous tout entier à la douceur de converser avec mon âme, puisqu'elle est la seule que les hommes ne puissent m'ôter... Ils auraient beau revenir à moi, ils ne me retrouveraient plus... Il sait qu'il va bientôt mourir, il y consent volontiers : « tout doit à la fin rentrer dans l'ordre et mon tour viendra tôt ou tard ».*

Je dis pareil et cours me jeter dans le lac. ☺